

Pour repenser les rapports
entre l'homme
et la nature &



SCIENCES FRICTION #1

Directeur de la publication : **Thierry Simelière**

Rédaction : **Françoise Le Moine**

Traductions : Julia Brétéché, Florent Patron

Mise en page : Laëtitia Botrel pour le Studio Locus Solus

Impression : Cloître, Saint-Thonan (29)

ISBN 978-2-36833-209-2

ISSN en cours

Dépôt légal à parution

Copyright Locus Solus, juin 2018



Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés.

Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

Locus Solus Édition
ZAC de Run ar Puñs
29150 CHÂTEAULIN

SCIENCES
FRICTION #1

Pour repenser les rapports entre l'homme & la nature

Anthologie des rencontres 2017
Sciences **Friction** de l'Abbaye de Beauport





Opération de débardage au cheval dans le bois de Beauport.



L'abbaye et son espace naturel au lever du jour.

SOMMAIRE



SCIENCES FRICTION #1

■ BERNARD CHEVASSUS-AU-LOUIS,
BIOLOGISTE

14



■ ANNE ATLAN,
BIOLOGISTE ET SOCIOLOGUE

20



■ FRANÇOIS LÉGER,
AGRONOME

26



■ THIERRY TATONI,
BIOLOGISTE

30



■ PIERRE-HENRI GOUYON,
AGRONOME

36



■ BERNARD PICON,
SOCIOLOGUE

40



9 ■ ÉDITO

11 ■ AVANT-PROPOS

12 ■ QU'EST-CE SCIENCES FRICTION ?

■ JACQUES TASSIN,
ÉCOLOGUE

44



■ MARIE-YVANE DAIRE,
ARCHÉOLOGUE

48



■ GRÉGORY QUENET,
HISTORIEN

52



■ AGNÈS FOIRET-COLLET,
ARTISTE

58



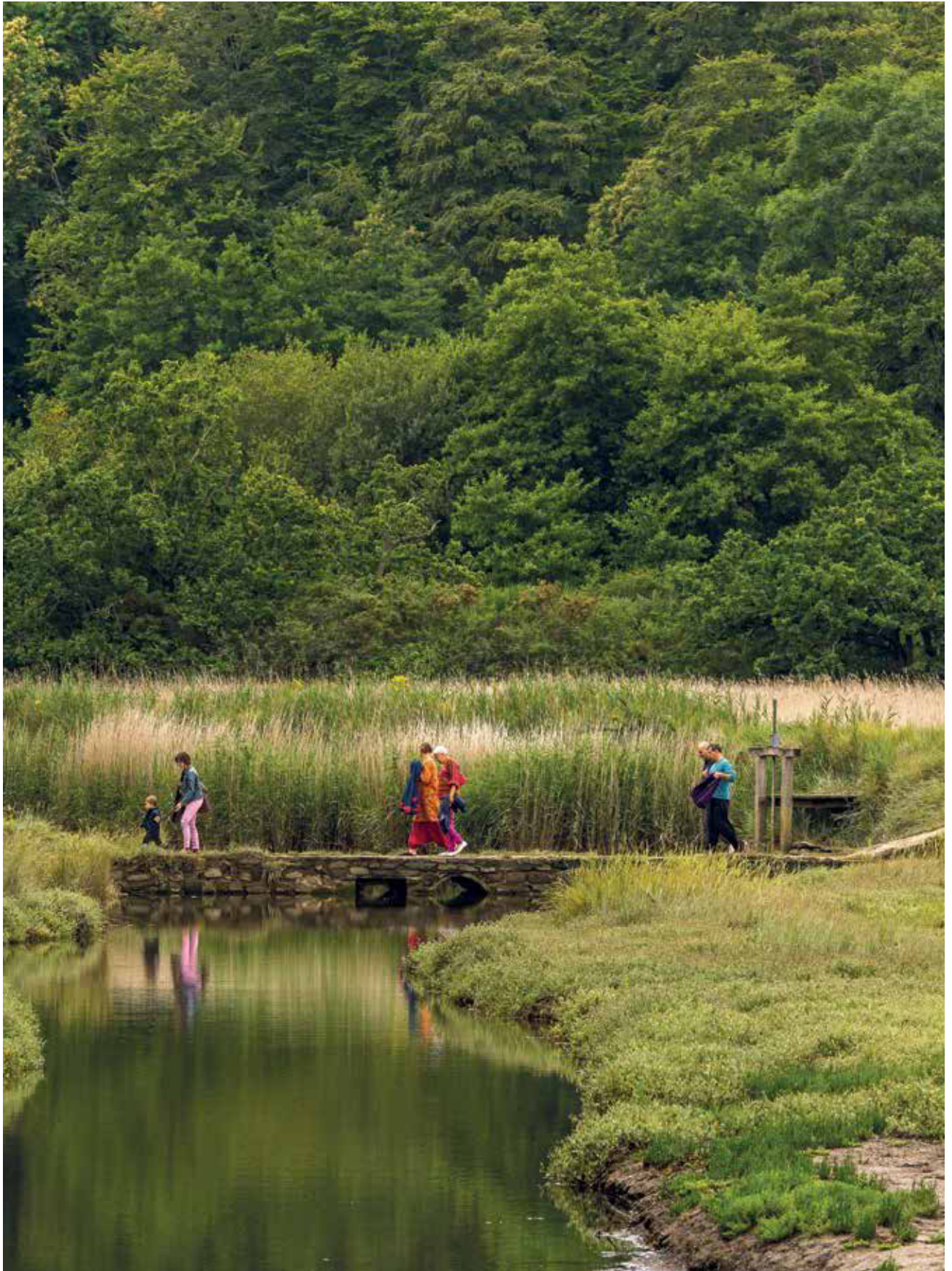
■ DOMINIQUE MARGUERIE,
PALÉO-ENVIRONNEMENTALISTE

64



72 ■ L'ABBAYE DE BEAUPORT

74 ■ CARINE RITAN,
APPELDAIR CONSULTANTS



Site naturel de Beauport, la roselière et la forêt.

Édito



L'histoire de ce recueil est née sur le littoral breton, près de Paimpol, dans un des très beaux sites naturels protégés du Conservatoire du littoral : l'abbaye de Beauport.

Autour des enjeux de conservation et de transmission des patrimoines naturels et culturels, l'abbaye de Beauport fédère depuis plus de 25 ans l'énergie du Conservatoire du littoral et de l'association AGRAB, gestionnaire de l'abbaye et de son domaine.

En écho avec sa profondeur historique, c'est dans une nouvelle ambition, imaginée pour le lieu, que cette synergie a pu faire naître une initiative fortement porteuse de sens dans le contexte actuel d'une société confrontée aux crises environnementales. Il s'agit de renouer avec la tradition intellectuelle de l'abbaye pour construire, dans un lieu identifié, des rendez-vous propices aux échanges et des passerelles nécessaires entre sciences et société.

Elle s'est concrétisée par l'engagement d'une communauté de chercheurs en Sciences de la Nature et Sciences Humaines et Sociales qui a fait le pari de confronter ses trajectoires et ses convictions sur le thème du rapport de l'Homme à la Nature. Elle applique le croisement des disciplines pour faire émerger de nouveaux cadres de réflexion et façonner des outils pratiques au service de la société. Elle interroge nos fondements sociétaux, alors que les crises environnementales se multiplient.

Ces chercheurs nous livrent ici, avec passion et générosité, leur point de vue basé sur leurs travaux scientifiques et leurs parcours professionnels ponctués de multiples rencontres. En abordant l'histoire du cheminement de la pensée sur les rapports de l'Homme à son environnement, ils nous racontent, au travers de textes soigneusement choisis, une multitude d'histoires étonnantes qui bouleversent notre réflexion sur ce sujet majeur.

Nous sommes très heureux de vous faire partager le produit de ce travail collectif. Il provient de confrontations d'idées, de débats interdisciplinaires et surtout de moments d'échange et de partage conviviaux qui constituent l'essence même de ces rencontres annuelles de « Sciences Friction », dans le cadre exceptionnel de l'abbaye de Beauport.

Didier Olivry

Délégué régional du Conservatoire du littoral







Avant-propos



L'abbaye de Beauport est l'un des monuments emblématiques des Côtes-d'Armor. Marqueur culturel, foyer de créativité, source d'enrichissement personnel et de plaisirs collectifs, ce lieu est aussi porteur d'une histoire partagée et engagé dans la préservation d'un patrimoine naturel remarquable. Tous ces éléments nourrissent aujourd'hui sa vocation culturelle, sociale et intellectuelle.

Loin d'être repliée sur son histoire, l'abbaye de Beauport se définit comme un lieu vivant, ouvert aux questions et débats qui traversent notre société. Les rencontres scientifiques de Beauport ont pour ambition de remettre en question le rapport Homme-Nature et d'interpeller chacun d'entre nous sur les enjeux environnementaux.

C'est aussi la possibilité, trop rare, de partager la pensée et les découvertes de chercheurs de renom. Ces rencontres ont permis l'échange entre scientifiques, professionnels, citoyens, élus et décideurs. Les artistes y apportent aussi leur regard si particulier, révélateur de nos impensés. Intitulées « Sciences Friction », les rencontres de Beauport portent donc bien leur nom et y ont fait jaillir bien des étincelles inattendues.

La publication de cet ouvrage permet aujourd'hui de partager les textes que chaque chercheur a choisi de partager lors de l'édition 2017. Ces textes, parfois étonnants, ont inspiré ou reflètent travaux et engagements de chacun vis-à-vis des questions environnementales qui traversent aujourd'hui sa discipline. Ils sont accompagnés des croquis d'Alice Freytet qui offre un regard sensible sur quelques temps forts de l'événement. D'autres ressources documentaires issues de ces trois jours de rencontres restent disponibles en ligne.

Cet ouvrage, qui se veut le premier d'une collection, est conçu comme une anthologie à parcourir et à reprendre au gré des intérêts du moment. Que ce livre vous surprenne comme le font aujourd'hui les sites culturels départementaux.

Thierry Simelière

Président de l'association de gestion et de restauration de l'abbaye de Beauport,
vice-président du Conseil départemental des Côtes-d'Armor
chargé de la Culture et du Patrimoine

Qu'est-ce que SCIENCES FRICTION ?

DES RENCONTRES

Temps de travail scientifique, espace d'échanges avec élus, décideurs et citoyens, **Sciences Friction** propose depuis 2016 de partager, durant trois jours, questions et pensées en cheminement sur les enjeux du rapport Homme-Nature. **Chaque dernier week-end de septembre.**

UN BLOG

Toute l'année, le blog se fait le relais d'articles, de conférences, d'émissions radios et de récentes publications sur la question des relations de l'homme à la nature. Retrouvez-nous sur **sciencesfriction.blog**

UN LIEU

Entre nature et culture, l'abbaye de Beauport et son domaine sont des espaces publics au croisement des usages. L'événement Sciences Friction permet de renouer avec la **tradition intellectuelle** des abbayes lors d'un rendez-vous au service de notre société confrontée aux défis des crises environnementales.

DES PROPOSITIONS ARTISTIQUES

Parce que les interactions entre l'Homme et la Nature se font aussi par le biais d'une approche sensible, artistes et plasticiens donnent à voir et ressentir un autre rapport à notre environnement. Souvent éphémères, ces **créations** ouvertes au spectacle vivant et aux arts plastiques sont à découvrir durant les trois jours de rencontres.

SI LOIN, SI PROCHE

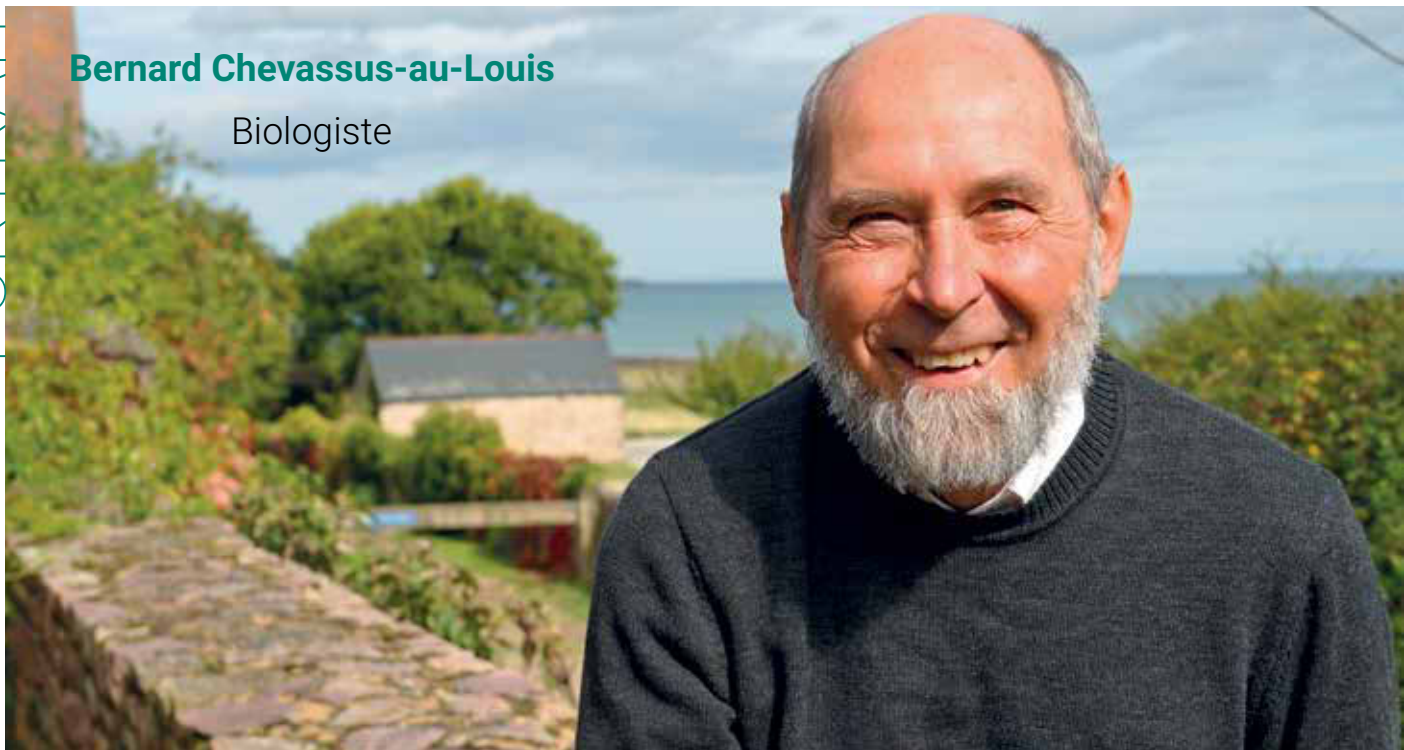
La quinzaine d'invités, d'horizons divers, chercheurs en sciences de la nature, sciences humaines, sciences sociales... choisissent chacun un texte antérieur à 1945 (Si loin) et un texte postérieur à cette date (Si proche). Tous genres confondus, ce sont des sources d'**inspiration**, des pistes de **réflexion** pour les scientifiques.

UNE ÉDITION

Pour garder la trace de ces échanges, le **mook annuel** de Sciences Friction édite les portraits des invités, les textes qu'ils ont choisis, les contenus d'ateliers et de temps forts qui nous ont particulièrement marqués.

Bernard Chevassus-au-Louis

Biologiste



Parcourir la biographie de ce scientifique, c'est découvrir près de quarante ans d'engagement sans faille au service de la science et des politiques environnementales. Normalien biologiste, docteur en sciences, ancien membre de l'INRA, il a dirigé cet institut puis présidé le conseil d'administration du Muséum national d'histoire naturelle avant de s'engager dans la préfiguration de la nouvelle et ambitieuse AFB⁽¹⁾. Il est aujourd'hui à la tête de l'association Humanité et Biodiversité, co-fondée avec Hubert Reeves. Leur conviction : la biodiversité partout, avec tous et pour tous.

Bernard Chevassus-au-Louis promeut avec passion le sens d'une biodiversité dont l'Homme fait partie et dont la préservation nous concerne au premier plan. Il s'agit de mettre en œuvre des solutions qui concilient les besoins de notre société et de la diversité du vivant. Pour lui, « être dans la nature, c'est comme visiter un musée ». C'est un lieu d'émerveillement et bien souvent d'une grande beauté. Pour mieux l'apprécier, il faut retrouver une culture de la Nature. Son choix de textes éclaire l'histoire de nos rapports et de notre appréciation de la Nature.

Deux marqueurs emblématiques de l'évolution de nos représentations de la nature

« Ces deux textes constituent pour moi deux marqueurs emblématiques de l'évolution de nos représentations de la nature depuis le siècle des Lumières jusqu'à notre époque, parfois qualifiée de "postmoderne". Le premier nous emmène en 1764, au cœur des Lumières. On reconnaît généralement cette période comme celle d'une affirmation de l'humanisme, revendiquant pour les

« Il appartient donc aux humains, "maîtres et possesseurs de la nature" selon la formule de Descartes, de l'ordonner, de le mettre en valeur. »



Nos conceptions de la Nature et de ses relations avec l'Homme ont évolué... et évolueront sans doute encore.”

humains un statut d'être libres, autonomes et maîtres de leurs destins. On connaît moins la manière dont cette période considérait la nature. C'est pourquoi j'ai choisi ce texte de Georges-Louis Leclerc de Buffon, personnage central du monde naturaliste de l'époque en tant qu'intendant du Jardin royal des Plantes, devenu depuis le Muséum national d'histoire naturelle.

On aurait pu s'attendre de sa part à un éloge de la nature sauvage et des espèces qui la peuplent. Or, ce texte en fait une description extrêmement sombre : la nature sauvage, c'est le Chaos au sens grec du terme, un monde qui, laissé à lui-même, est "informe". Il appartient donc aux humains, "maîtres et possesseurs de la nature" selon la formule de Descartes, de l'ordonner, de le mettre en valeur. La traduction concrète en sera le jardin "à la française", qui donne à voir ce que la nature "doit être".

On est ici dans un contexte de rupture radicale entre les humains et la nature : seuls les humains sont considérés comme des "sujets", les "non-humains" étant juridiquement des objets ne méritant guère de considération, surtout s'ils ne sont pas la propriété d'humains.

250 ans plus tard, le texte de l'anthropologue Philippe Descola nous introduit dans un autre univers. Depuis l'époque de Buffon, l'idée que les animaux étaient des êtres et non des choses, qu'ils étaient dotés, à des degrés divers, de sensibilité, de capacité à éprouver des émotions, voire de conscience s'était peu à peu imposée. Elle s'était traduite notamment par divers textes législatifs qui, sans affirmer clairement que les animaux étaient des "sujets" de droit, les avaient sortis de la catégorie des "objets". On notera cependant que, encore aujourd'hui, une distinction perdure entre les animaux domestiques et leurs homologues sauvages, entre un chien et un loup, entre un chat et un lynx, les premiers étant beaucoup mieux protégés contre les mauvais traitements que les seconds.

Ces évolutions restent cependant marquées par une conception anthropocentrée, en ce sens que le "sujet de droit" éventuel était, comme pour les humains, un "individu". L'analyse de Philippe Descola franchit une étape supplémentaire en ce qu'elle propose que ce soient des écosystèmes, incluant les humains qui y vivent, qui puissent être considérés comme des sujets politiques.

Ces écosystèmes devraient bien sûr être représentés par

des humains pour faire valoir leurs droits, mais ces humains ne seraient que des "mandataires". Dès 2008, cette vision s'est concrétisée dans la Constitution de l'Équateur qui introduit le fait que la nature a le droit "à ce que soit intégralement respectée son existence". En Inde et en Nouvelle-Zélande, ce sont trois fleuves et les humains qui y sont étroitement attachés qui sont désormais considérés comme des "entités vivantes" et dotés à ce titre d'une personnalité juridique. On mesurera donc, à la lecture de ces deux textes, combien nos conceptions de la Nature et de ses relations avec l'Homme ont évolué... et évolueront sans doute encore. » ■

(1) L'Agence française de la biodiversité a été créée en 2016 et regroupe près de 120 agents issus de quatre anciens offices et établissements publics œuvrant dans la protection de la biodiversité.



« Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé ; couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées, des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté, d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature qui, partout ailleurs, brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité, ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière épaisse de plusieurs pieds.

Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit : la Nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des canaux, employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes, mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées, achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre, qu'elle rajeunisse par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette Nature cultivée ! Que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! »

Ci-contre : Un sentier dans le bois de Beauport.





« (...) Et cela nous conduit au dernier concept à reformuler, celui de représentation. Il s'agit ici de la délégation de responsabilité ou de libre arbitre permettant à des agents engagés dans les collectifs d'humains et de non-humains de faire valoir leur point de vue par personne interposée dans la délibération sur les affaires communes. Du fait notamment de la distinction entre les choses et les personnes héritée du droit romain, cette faculté de représentation n'est accordée à présent de façon directe qu'aux humains. Or, dans l'esprit de ce qui vient d'être dit sur l'appropriation, il paraît indispensable que le plus grand nombre possible d'agents concourant à la vie commune voient leur situation représentée, et sous une forme plus audacieuse que celle qui tend maintenant à émerger d'une extension sélective de quelques droits humains à quelques espèces de non-humains, lesquelles présenteraient avec les humains des similitudes en matière d'aptitudes cognitives ou de facultés sensibles. On voit pointer les prodromes de ce dernier dispositif, par exemple dans le souhait que soient accordés aux grands singes des droits spécifiques⁽¹⁾ ou dans l'approbation en 2014 par le Parlement français d'un projet d'amendement au Code civil faisant passer la définition des animaux de "bien meuble" à "être vivant doué de sensibilité".

Mais l'on voit aussi que ce genre d'extension des droits humains à des espèces animales non humaines est encore très largement anthropocentrique puisque l'argument employé pour étendre sur elles une protection juridique continue d'être la proximité qu'elles présentent avec les humains et, *ipso facto*, l'aptitude que certains de ces derniers manifestent à s'identifier, souvent de façon très abstraite, aux membres de ces espèces. Cela vaut donc pour les chimpanzés, les dauphins ou les chevaux, mais personne ne songerait à réclamer des droits intrinsèques pour les sardines ou le virus de la grippe. On est ici dans le domaine de la théorie politique moderne fondée sur ce que Macpherson a appelé l'individualisme possessif⁽²⁾, c'est-à-dire cette idée initialement développée par Hobbes et Locke selon laquelle l'individu (humain) est, par définition, le propriétaire exclusif de lui-même ou de ses capacités et qu'il n'est nullement redevable de sa personne à une quelconque instance extérieure ou supérieure à lui-même – que celle-ci ait pour nom la société, l'Église, Dieu, un souverain ou un groupe de filiation. Cette conception, dont on ne trouve pas trace dans d'autres systèmes politiques ou juridiques, fut la pierre angulaire de l'individualisme moderne et le fondement des démocraties contemporaines. La société y est vue comme la somme des indivi-

duels libres et égaux qui ne sont liés entre eux que parce qu'ils sont propriétaires de leurs capacités, lesquelles leur permettent de nouer des rapports d'échange librement consentis. L'inclusion d'espèces animales dans ce système de droits individuels – en tant qu'elles seraient aussi propriétaires de capacités analogues, pour certaines d'entre elles, à celles des humains – peut poser d'intéressantes questions juridiques quant aux modalités de la délégation de pouvoir de ces individus non humains nouvellement institués, elle ne permettra en aucune façon qu'un plus grand nombre de composantes du monde accèdent à la dignité de sujets politiques puisque cette dignité, du fait des critères anthropocentriques qui la définissent, est nécessairement restreinte à un petit nombre d'espèces animales, et à elles seules.

C'est pourquoi il faut imaginer que puissent être représentés non pas des êtres en tant que tels – des humains, des États, des chimpanzés ou des multinationales – mais bien des écosystèmes, c'est-à-dire des rapports d'un certain type entre des êtres localisés dans des espaces plus ou moins vastes, des milieux de vie donc, quelle que soit leur nature : des bassins versants, des massifs montagneux, des villes, des littoraux, des quartiers, des zones écologiquement sensibles, des mers, etc. Une véritable écologie politique, une cosmopolitique de plein exercice, ne se contenterait pas de conférer des droits intrinsèques à la nature sans lui donner de véritables moyens de l'exercer – ainsi que l'a fait la Constitution de l'Équateur il y a quelques années – elle s'attacherait à ce que des milieux de vie singularisés et tout ce qui les compose – dont les humains – deviennent des sujets politiques dont les humains seraient les mandataires. Pourrait ainsi prendre une expression politique concrète ce que j'ai appelé ailleurs l'universel relatif, à savoir l'idée que des systèmes de relations plutôt que des qualités attachées à des êtres devraient former le fondement d'un nouvel universalisme des valeurs. Dans leur rôle de mandataire, les humains ne seraient plus la source du droit légitimant l'appropriation de la nature à laquelle ils se livrent ; ils seraient les représentants très diversifiés d'une multitude de natures dont ils seraient devenus juridiquement inséparables. Notons qu'une telle conception n'est étrange de prime abord qu'au regard des fondements individualistes de notre présent système juridique et politique. Car l'ethnologie et l'histoire nous offrent par ailleurs maints exemples de collectifs dans lesquels le statut des humains est dérivé, non des capacités universelles réputées universellement attachées à leur personne, mais de leur appartenance à un collectif singu-

lier mêlant indissolublement des territoires, des plantes, des montagnes, des animaux, des sites, des divinités et une foule d'autres êtres encore, tous en constante interaction. Dans de tels systèmes, les humains ne possèdent pas "la nature", ils sont possédés par elle.

Mon expérience d'anthropologue me permet de penser que ces propositions ne sont pas complètement utopiques. Des systèmes cosmologiques et politiques, des droits d'usage, des modes de savoir et des pratiques techniques ont rendu possible, dans d'autres contextes historiques, le genre d'assemblage évoqué. Ces sources d'inspiration ne sont d'ailleurs pas transposables directement, en particulier du fait que la révolution des Lumières, avec la promotion de l'individualisme, a également apporté des droits attachés à la personne auxquels nous ne saurions renoncer aisément. Ce que permet l'anthropologie, en revanche, c'est d'apporter la preuve que d'autres manières d'habiter le monde sont possibles puisque certaines d'entre

elles, aussi improbables qu'elles puissent paraître, ont été explorées ailleurs et jadis; montrer donc que l'avenir n'est pas un simple prolongement linéaire du présent, qu'il est gros de potentialités inouïes dont nous devons imaginer la réalisation afin d'édifier au plus tôt une véritable maison commune, avant que l'ancienne ne s'écroule sous l'effet de la dévastation désinvolte auquel certains humains l'ont soumise. »

(1) Paola Cavalieri et Peter Singer (sous la dir. de), *The Great Ape project : Equality Beyond Humanity*, Londres, Fourth Estate Ltd, 1993.

(2) Crawford Brough Macpherson, *La Théorie politique de l'individualisme possessif. De Hobbes à Locke*. trad. Michel Fuchs, Paris, Gallimard, 1971.



Anne Atlan

Biologiste et sociologue



Directrice de recherche au CNRS, ouverte aux échanges interdisciplinaires et curieuse des dynamiques qui animent une communauté scientifique, Anne Atlan a décidé à plusieurs reprises de modifier le cours de sa carrière. À l'intersection entre l'écologie et la sociologie, elle explore aujourd'hui les valeurs que nous accordons à la nature.

Anne Atlan a la curiosité scientifique vagabonde. Depuis trente ans, la diversité et le renouvellement de ses axes de recherche prouvent que la chercheuse ne craint pas d'explorer les chemins de traverse de la biologie, sa discipline d'origine.

Une scientifique in-disciplinée

Pourtant, elle connaît parfaitement les enjeux de la recherche expérimentale en laboratoire qu'elle a pratiquée durant une quinzaine d'années. Biologiste, spécialiste de la génétique et de l'évolution, elle a longtemps voulu « comprendre comment ce qu'on appelle aujourd'hui la biodiversité avait pu évoluer, à travers des questions relatives à l'évolution du sexe et aux conflits génétiques. Mon approche était celle d'une théoricienne qui faisait des expériences sur des modèles biologiques comme le thym ou la mouche drosophile ».

Première rupture lorsqu'elle quitte la paillasse pour se confronter de nouveau au terrain. La voici engagée dans

« Ce virage vers l'écologie correspondait à un moment où le contexte sociétal comme l'évolution de ma propre démarche faisait qu'il ne m'était plus possible d'étudier la nature uniquement pour la comprendre, mais aussi pour contribuer à la protéger. »



Seules, les sciences de la Nature sont impuissantes si elles ne s'accompagnent pas d'une approche sociétale."

l'étude de l'ajonc, espèce européenne jugée invasive à l'échelle mondiale. La notion de plantes invasives soulève de nouvelles interrogations qui font entrer les Sciences Humaines et Sociales dans son champ d'investigation. Cette prise en compte des perceptions, des valeurs et représentations accordées à la Nature, tantôt valorisée et parfois dépréciée, l'amène à reprendre des études de sociologie.

C'est son rattachement en 2015 à la section interdisciplinaire du CNRS Environnements et Sociétés qui donne finalement la clé et la cohérence de son parcours. Depuis vingt ans, elle s'engage dans la coordination d'équipes de chercheurs, anime dans les laboratoires qu'elle rejoint des séminaires ouverts à d'autres champs disciplinaires. Elle a aussi cofondé l'École de Berder, école interdisciplinaire d'abord dédiée à la biologie et la physique avant de proposer des interfaces entre la biologie et les sciences sociales. « Étant venue à la recherche autant pour l'activité en elle-même que pour les échanges qui la rendaient possible, j'ai logiquement cherché tout au long de mon parcours à favoriser ces échanges. Aujourd'hui, je souhaite contribuer à développer les échanges entre les chercheurs et les autres acteurs, notamment gestionnaires d'espaces naturels, élus et décideurs, et ancrer davantage mon travail dans la société. »

Hors de la production académique, deux textes qui viennent d'ailleurs

« Je présente deux textes qui viennent d'ailleurs. Le plus récent est la chanson *Plus rien ne m'étonne*, écrite en 2004 par le chanteur de reggae altermondialiste Tiken Jah Fakoly. Je l'ai choisie car je pense que les dégradations de l'environnement et des liens sociaux découlent toutes les deux de la marchandisation du monde. La chanson dénonce le dépeçage du monde, et de l'Afrique en particulier, avec concision, force et élégance. Elle cite principalement les conséquences sociales, mais les conséquences environnementales sont en filigrane. Choisir ce texte, c'est aussi un moyen de rappeler qu'au-delà des écrits académiques parfois difficiles d'accès, la musique et les paroles de chansons peuvent être des transmetteurs d'idées alternatives et être source de réflexion.

Le premier texte a aussi comme point de départ la marchandisation du monde ; il s'agit de la réponse du chef

indien Seattle, en 1854, au gouverneur américain Steven qui lui proposait d'acheter ses terres. Ce discours m'interpelle autant par son contenu que par son histoire. Le texte raconte dans une langue poétique le lien qui unit les Américains natifs à leur terre et comporte notamment cette phrase puissante : « Ce n'est pas la terre qui appartient à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. » Il s'agit cependant d'un faux. Si la rencontre entre le chef Seattle et le gouverneur Steven a bien eu lieu en 1854, la première retranscription du discours de Seattle a été faite trente-deux ans après et la version qui circule actuellement a été largement réécrite par le scénariste américain Ted Perry en 1971. Il s'agit d'une période charnière, d'une part dans la reconnaissance idéalisée de la culture amérindienne et la culpabilité liée à sa destruction et d'autre part dans la prise de conscience de la dégradation de l'environnement et la montée en puissance de l'écologie politique. Ce vibrant plaidoyer pour l'environnement a eu un écho certain aux USA et dans le monde occidental. Pour autant, il est intéressant de constater qu'il a fallu l'attribuer à une culture non-occidentale pour exprimer des idées en faveur de l'environnement et faire l'apologie d'une relation spirituelle entre l'humain et la nature. » ■



Réponse du chef Duwamish Seattle (v. 1786-1866) au président des États-Unis de l'époque, Grover Cleveland, qui proposait une « réserve » aux tribus des Américains natifs en échange de l'achat de tous leurs territoires. Plus qu'un plaidoyer pour la nature et le respect de chacun, c'est un des derniers vestiges de l'humanité. Nos habitudes et notre société de consommation nous ont dépouillés du peu d'humanité-innée qui nous restait (la retrouver demanderait une discipline et un sens de l'effort hors du commun).

« Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous paraît étrange. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air et le miroitement de l'eau, comment est-ce que vous pouvez les acheter ? Chaque parcelle de cette terre est sacrée pour mon peuple. Chaque aiguille de pin luisante, chaque rive sableuse, chaque lambeau de brume dans les bois sombres, chaque clairière et chaque bourdonnement d'insecte est sacré dans le souvenir et l'expérience de mon peuple. La sève qui coule dans les arbres transporte les souvenirs de l'homme rouge.

Les morts des hommes blancs oublient le pays de leur naissance lorsqu'ils vont se promener parmi les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette terre magnifique car elle est la mère de l'homme rouge. Nous sommes une partie de la terre et elle fait partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs ; le cerf, le cheval, le grand aigle, ce sont nos frères. Les crêtes rocheuses, les sucres dans les prés, la chaleur du poney et l'homme, tous appartiennent à la même famille.

Aussi, lorsque le Grand Chef à Washington envoie dire qu'il veut acheter notre terre, demande-t-il beaucoup de nous. Le Grand Chef envoie dire qu'il nous réservera un endroit de façon que nous puissions vivre confortablement entre nous. Il sera notre père et nous serons ses enfants. Nous considérons donc votre offre d'acheter notre terre. Mais ce ne sera pas facile. Car cette terre nous est sacrée.

Cette eau scintillante qui coule dans les ruisseaux et les rivières n'est pas seulement de l'eau mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons de la terre, vous devez vous rappeler qu'elle est sacrée et que chaque reflet spectral dans l'eau claire des lacs parle d'événements et de souvenirs de la vie de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père. Les rivières sont nos frères, elles étanchent notre soif. Les rivières portent nos canoës et nourrissent nos enfants. Si nous vous vendons notre terre, vous devez désormais vous rappeler, et l'enseigner à vos enfants, que les rivières sont nos frères et les vôtres et vous

devez désormais montrer pour les rivières la tendresse que vous montreriez pour un frère.

Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas nos mœurs. Une parcelle de terre ressemble pour lui à la suivante car c'est un étranger qui arrive dans la nuit et prend à la terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas son frère mais son ennemi et, lorsqu'il l'a conquise, il va plus loin. Il abandonne la tombe de ses aïeux et cela ne le tracasse pas. Il enlève la terre à ses enfants et cela ne le tracasse pas. La tombe de ses aïeux et le patrimoine de ses enfants tombent dans l'oubli. Il traite sa mère, la terre, et son frère, le ciel, comme des choses à acheter, piller, vendre comme les moutons ou les perles brillantes. Son appétit dévorera la terre et ne laissera derrière lui qu'un désert.

Je ne sais pas. Nos mœurs sont différentes des vôtres. La vue de vos villes fait mal aux yeux de l'homme rouge. Mais peut-être est-ce parce que l'homme rouge est un sauvage et ne comprend pas. Il n'y a pas d'endroit paisible dans les villes de l'homme blanc. Pas d'endroit pour entendre les feuilles se dérouler au printemps, ou le froissement des ailes d'un insecte. Mais peut-être est-ce parce que je suis un sauvage et ne comprends pas. Le vacarme semble seulement insulter les oreilles. Et quel intérêt y a-t-il à vivre si l'homme ne peut entendre le cri solitaire de l'engoulevent ou les palabres des grenouilles autour d'un étang la nuit ? Je suis un homme rouge et ne comprends pas. L'Indien préfère le son doux du vent s'élançant au-dessus de la face d'un étang et l'odeur du vent lui-même, lavé par la pluie de midi, ou parfumé par le pin pignon.

L'air est précieux à l'homme rouge, car toutes choses partagent le même souffle — la bête, l'arbre, l'homme, ils partagent tous le même souffle. L'homme blanc ne semble pas remarquer l'air qu'il respire. Comme un homme qui met plusieurs jours à expirer, il est insensible à la puanteur. Mais si nous vous vendons notre terre, vous devez vous rappeler que l'air nous est précieux, que l'air partage son esprit avec tout ce qu'il fait vivre. Le vent qui a donné à notre grand-père son premier souffle a aussi reçu son dernier soupir. Et si nous vous vendons notre terre, vous devez la garder à part et la tenir pour sacrée, comme un endroit où même l'homme blanc peut aller goûter le vent adouci par les fleurs des prés.

Nous considérerons donc votre offre d'acheter notre terre. Mais si nous décidons de l'accepter, j'y mettrai une condition : l'homme blanc devra traiter les bêtes de cette terre comme ses frères.

Je suis un sauvage et je ne connais pas d'autre façon de vivre. J'ai vu un millier de bisons pourrissant sur la prairie, abandonnés par l'homme blanc qui les avait abattus

d'un train qui passait. Je suis un sauvage et ne comprends pas comment le cheval de fer fumant peut être plus important que le bison que nous ne tuons que pour subsister.

Qu'est-ce que l'homme sans les bêtes ? Si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. Car ce qui arrive aux bêtes, arrive bientôt à l'homme. Toutes choses se tiennent.

Vous devez apprendre à vos enfants que le sol qu'ils foulent est fait des cendres de nos aïeux. Pour qu'ils respectent la terre, dites à vos enfants qu'elle est enrichie par les vies de notre race. Enseignez à vos enfants ce que nous avons enseigné aux nôtres, que la terre est notre mère. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Si les hommes crachent sur le sol, ils crachent sur eux-mêmes.

Nous savons au moins ceci : la terre n'appartient pas à l'homme ; l'homme appartient à la terre. Cela, nous le savons. Toutes choses se tiennent, comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses se tiennent.

Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Ce n'est pas l'homme qui a tissé la trame de la vie : il en est seulement un fil. Tout ce qu'il fait à la trame, il le fait à lui-même.

Même l'homme blanc, dont le dieu se promène et parle avec lui comme deux amis ensemble, ne peut être dispensé de la destinée commune. Après tout, nous sommes peut-être frères.

Nous verrons bien. Il y a une chose que nous savons, et que l'homme blanc découvrira peut-être un jour, c'est que notre dieu est le même dieu. Il se peut que vous pensiez maintenant le posséder comme vous voulez posséder notre terre, mais vous ne pouvez pas. Il est le dieu de l'homme et sa pitié est égale pour l'homme rouge et le blanc. Cette terre lui est précieuse et nuire à la terre, c'est accabler de mépris son créateur.

Les Blancs aussi disparaîtront ; peut-être plus tôt que toutes les autres tribus. Contaminez votre lit et vous suffoquerez une nuit dans vos propres détritrus.

Mais en mourant vous brillerez avec éclat, ardents de la force du dieu qui vous a amenés jusqu'à cette terre et qui, pour quelque dessein particulier, vous a fait dominer cette terre et l'homme rouge. Cette destinée est un mystère pour nous, car nous ne comprenons pas lorsque les bisons sont tous massacrés, les chevaux sauvages domptés, les coins secrets de la forêt chargés du fumet de beaucoup d'hommes et la vue des collines en pleines fleurs ternies par des fils qui parlent. Où est le hallier ? Disparu. Où est l'aigle ? Disparu. La fin de la vie et le début de la survivance. »



Ils ont partagé le monde, plus rien ne m'étonne

Si tu me laisses la Tchétchénie,
Moi je te laisse l'Arménie
Si tu me laisses l'Afghanistan
Moi je te laisse le Pakistan
Si tu ne quittes pas Haïti,
Moi je t'embarque pour Bangui
Si tu m'aides à bombarder l'Irak,
Moi je t'arrange le Kurdistan

Ils ont partagé le monde, plus rien ne m'étonne

Si tu me laisses l'uranium
Moi je te laisse l'aluminium
Si tu me laisses tes gisements,
Moi je t'aide à chasser les Talibans
Si tu me donnes beaucoup de blé,
Moi je fais la guerre à tes côtés
Si tu me laisses extraire ton or,
Moi je t'aide à mettre le Général dehors

Ils ont partagé le monde, plus rien ne m'étonne

Ils ont partagé Africa sans nous consulter,
Ils s'étonnent que nous soyons désunis !
Une partie de l'empire Mandingue,
Se trouva chez les Wolofs,
Une partie de l'empire Mossi
Se trouva dans le Ghana,
Une partie de l'empire Soussou
Se trouva dans l'empire Mandingue,
Une partie de l'empire Mandingue
Se trouva chez les Mossis
Ils ont partagé Africa sans nous consulter,
Sans nous demander, sans nous aviser !

Ils ont partagé le monde, plus rien ne m'étonne





combien agit un art visible

du bord du monde
l'édifice, alors, perdant ses voûtes de pannes
regardant un peu plus le vent